

c'est-à-dire qu'il consiste plus à régler l'abstinence qu'à administrer des aliments, et direct dans les secondes, c'est-à-dire que son action est plus énergique et c'est par elle que les transformations s'opèrent. Ici l'art du régime nous montre la plus grande difficulté dans son application. Ici, en effet, l'attention du médecin ne sera pas seulement attirée, comme dans l'état hygide, par l'âge, par le tempérament, par le sexe, par les habitudes, par les idiosyncrasies, par les saisons, par le climat, etc., mais encore par la maladie, qui à son tour réclame qu'on examine sa nature, son intensité, sa période, etc. Outre cela, on doit encore porter son attention sur les différentes indications, c'est-à-dire, savoir s'il convient d'administrer des substances alimentaires ou non, et quelle doit en être la quantité et la qualité.

L'homme, quoique composé de plusieurs organes, est cependant un ; chez lui, comme dit le vieillard de Cos, tout concourt, tout conspire, tout consent. La tendance salutaire de sa nature intime concourt presque toujours au même but, c'est-à-dire à sa conservation. Comme dans l'état physiologique, elle concentre ses forces pour élaborer les substances alibiles, qui servent essentiellement à notre entretien, les faire absorber, assimiler, etc., dans l'état morbide aussi, en négligeant plus ou moins ces fonctions, elle concentre, elle exalte et fixe ses facultés dynamiques pour élaborer et expulser le principe vicieux qui cherche à nous nuire. Ainsi, ce n'est pas sans raison que l'on a dit depuis Hippocrate, que c'est-elle qui guérit et non pas le médecin : *Νουσῶν φύσις ἰατῆρ*. « Le médecin doit être, non le maître de la nature, mais son ministre, son serviteur, ou plutôt son aide, son allié, son ami (Hufeland). » Les anciens, qui attachaient une aussi grande importance à la diététique, que les modernes au traitement des maladies, distinguaient la diététique de la thérapeutique, comme on distingue aujourd'hui la médecine de la chirurgie. Ainsi, Lancisi disait qu'il se croirait heureux s'il tombait malade entre les mains d'un médecin savant, qui ne se décidât à faire usage des remèdes qu'après un mûr examen. Baglivi, comme Sydenham, s'élevait contre l'abus des médicaments, et Stahl allait jusqu'à abandonner à la nature la guérison de presque toutes les fièvres.

Il est bien démontré par tous les grands médecins, que les ressources inat-